

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, libraires.
Les Abonnements et les Annonces sont
reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départe-
mentale et Etrangère, LAFITTE-BULLIEN
et C^o, place de la Bourse, 8, et à l'Agence
Centrale de Publicité des Journaux des Dé-
partements, rue du Bac, 93.

Gare de Saumur (Service d'été, 19 mai).

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 10 minut. soir, Omnibus.
4 — 35 — — Express.
3 — 57 — — matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 02 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. matin, Express.
11 — 35 — — Direct-Mixte.
5 — 11 — — soir, Omnibus.
9 — 52 — — Poste.

Départs de Saumur pour Tours.

3 heures 02 minut. matin, Omnib.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Le *Morning-Post* doute que les généraux italiens puissent compter sur leurs soldats si on les envoie combattre Garibaldi. Ces prévisions se réalisant, non-seulement c'en est fait du ministère Rattazzi, mais encore aucun autre ministère ayant pour base de son programme le maintien d'une alliance intime entre la France et l'Italie n'est possible. — Havas.

Voici la proclamation que Garibaldi a adressée aux Hongrois :

« Hongrois ! Que fait la Hongrie ? Cette noble nation que déjà le victorieux ottoman a vu se lever soudain tout armée pour défendre la civilisation de l'Europe, cette nation devant laquelle se sont courbés suppliants les superbes empereurs d'Hapsbourg, demandant aide et miséricorde, dort donc, et pour toujours !

« Frères hongrois ! la révolution est à vos frontières. Aigüisez votre regard, et sur les murs de Belgrade vous verrez flotter le drapeau de la liberté ; prêtez attentivement l'oreille, et vous entendrez les fusillades des Serbes qui, tous debout et armés pour la défense de leurs droits, combattent franchement un ennemi abhorré.

« Et vous, que faites-vous ? Vous, peuple fort qui n'avez pas le malheur qu'a subi un temps l'Italie d'être partagé entre sept tyrans ; vous, peuple de guerriers, qu'attendez-vous aujourd'hui ? Avez-vous oublié vos martyrs, renié vos serments de vengeance ? Ou vous fiez-vous aux promesses artificieuses de vos oppresseurs ? Ajouteriez-vous foi à ceux qui vous conseillent d'accepter les offres insidieuses de l'Autriche, qui paraît aujourd'hui disposée à vous accorder vos droits, mais qui se prépare déjà à vous trahir et à vous reprendre par la force ou par la fraude ce qu'elle vous donne à contre-cœur ?

« Pourriez-vous compter sur la bonne foi et la loyauté d'un gouvernement voleur et traître, qui, après le désastre de Vilagos, dépouilla une nation

entière de ses richesses ? Ou écouteriez-vous qui, moins imprudent, mais également coupable, vous berce du fol espoir d'accomplir votre affranchissement par les expédients de la légalité désormais démontrés insuffisants pour racheter les peuples ; ou, pis encore, qui vous exhortent à attendre des secours étrangers ?

« Vous aussi, un despotisme féroce vous opprime ; vous aussi, vous avez l'Autriche qui, comme un rocher sur le cœur, vous coupe la respiration, l'Autriche, dont vous avez plus d'une fois sauvé l'empire. L'Autriche qui, pour vous récompenser de lui avoir prêté plusieurs fois le bouclier de vos puissantes poitrines, a violé vos lois, anéanti vos statuts, tenté d'abolir votre langue, peuplé de vos meilleurs citoyens les terres de l'exil, rempli d'échafauds toutes vos villes. Vous manquerait-il la foi en vous-mêmes, en vos forces, en votre valeur ? Mais n'oubliez pas qu'en 1848 vous n'aviez qu'à poursuivre hardiment votre route triomphale jusqu'à Vienne, pour briser à jamais le vieux trône ensanglanté de Hapsbourg.

Aujourd'hui les temps sont plus propices, aujourd'hui la Russie n'étendra pas une main secourable à l'Autriche pour annihiler vos efforts, elle a été payée par trop d'ingratitude ; et la Prusse, l'ancienne rivale de l'empire, ne la défendra pas non plus contre nos attaques. Malheur à la Hongrie ! malheur à tous les peuples opprimés, si vous obéissez à tous ses conseils fallacieux et lâches, si vous croyez possible entre vous et l'Autriche, tout autre pacte que la haine et la guerre. Oh ! ne laissez pas, frères, échapper une occasion propice !

« Les Serbes combattent pour la liberté, pour l'émancipation de toute une race opprimée et avilie. Et vous aussi vous avez besoin de liberté, vous aussi, opprimés, avilis, vous avez le droit, plus que le droit, le devoir de remonter au rang que vous ont mérité vos gloires, vos vertus et les services que vous avez rendus à la civilisation. Les Serbes et les Monténégrins combattent contre le despotisme. Courage ! vous êtes forts, pourvu

que vous sachiez oser. N'écoutez pas ceux qui vous conseillent la patience de la servitude ignominieuse, mais écoutez la voix de votre conscience qui vous crie : « Levez-vous ! »

« Imitiez la Serbie et le Monténégro ; imitez ceux qui sont prêts à allumer, sur d'autres points de l'Europe, le feu de la révolution. L'Italie qui vous aime comme des frères, qui a juré de vous payer le prix du sang que vos braves ont répandu pour elle sur vingt champs de bataille, l'Italie qui, reconnaissante, honore et bénit la sainte mémoire de Tückery, mort pour elle, vous appelle à participer à ses nouvelles batailles et à ses nouvelles victoires contre le despotisme ; elle vous y convie au nom de la sainte fraternité des peuples, au nom du salut commun.

« Fils d'Arpad, voudriez-vous trahir vos frères ? Voudriez-vous manquer au rendez-vous des nations, lorsqu'elles se rangeront en bataille contre le despotisme ? Certes la liberté, abandonnée par vous, courrait un grave danger ; mais aussi votre renommée serait à jamais perdue. Les martyrs d'Arad vous maudiraient comme des fils dégénérés. Oh ! je vous connais ! je ne doute pas de vous. La Hongrie trop longtemps trompée par de perfides amis s'éveillera au cri de liberté qui aujourd'hui lui arrive de l'autre côté du Danube et demain lui arrivera de l'Italie. Et lorsque l'heure solennelle des peuples sonnera, je vous rencontrerai, j'en suis sûr, invincibles phalanges, sur les champs où aura lieu le duel à mort entre la liberté et la tyrannie, la barbarie et la civilisation.

« Palerme, 26 juillet 1862.

« Votre frère sincère, G. GARIBALDI. »

L'Italie publie la réponse suivante du général Klapka à la proclamation de Garibaldi :

« Général, vous venez d'adresser un appel aux armes à la Hongrie. Votre voix aurait pu trouver de l'écho parmi mes concitoyens, si vous aviez poussé ce cri de guerre à la tête de vos volontaires unis aux troupes royales, pour marcher d'un commun accord contre la dynastie des Hapsbourg. Aujourd'hui, elle ne saurait être écoutée,

FEUILLETON.

LE PEINTRE SUR PORCELAINE

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

(Suite et fin.)

IV.

Il s'écoula encore un an.

A tort ou à raison, l'air de Saint-Germain, tamisé par les grands arbres des forêts voisines, passe pour être d'une pureté sapide. Certains physiologistes vont même jusqu'à prétendre qu'il a la propriété d'allonger la vie. Le fait est qu'on a constaté dans ce rayon des environs de Paris de nombreux cas de longévité. Un grand nombre d'habitants de la capitale, voulant s'écarter du tracassé des affaires et des bruits sans nombre de l'immense fourmillement, émigrent volontiers dans cette commune, où l'on est tout à la fois à la ville et à la campagne.

En homme savant sur tout ce qui se rapporte à l'art de bien vivre et de vivre le plus longuement possible, le marquis de Cussy tenait à retremper les forces de sa vieillesse dans cette atmosphère généreuse de Saint-Germain-en-Laye.

C'est pourquoi il avait décidé de passer tout l'automne

dans une sorte de petit château situé sur le chemin qui mène au Pecq.

Du matin au soir il se promenait, tantôt au nord, tantôt au midi : un jour le long de la Seine, si limpide et si bleue de ce côté ; une autre fois, à travers les sentiers poétiques de cette belle forêt qui a encore autant de charmes qu'elle en possédait à l'époque où Diane de Poitiers la parcourait à cheval.

Les souvenirs historiques n'étaient pas précisément ce qu'y venait chercher le contradicteur de Brillat-Savarin.

Il y prenait le grand air ; il y recherchait la senteur des pins, des châtaigniers et des chênes, l'arôme qui vient de la bryère mouillée par les pleurs du matin et le bruit que font les pas du marcheur solitaire sur les feuilles jaunies.

Une autre chose y souriait particulièrement à son esprit enjoué ; c'étaient les parties bryantes de jeunes gens et de jeunes filles et les cavalcades de bourgeois endimanchés.

— Le Parisien, qui est, disait-il, un animal essentiellement terrestre, a deux manies étranges : celle de monter sur un cheval et celle de monter sur un vaisseau.

Et il riait à se tordre toutes les fois que le hasard le rendait témoin d'une de ces chutes grotesques que Paul de Kock a si bien décrites dans ses romans.

Un jour de septembre, à la nuit tombante, notre promeneur vint déboucher sans le vouloir au milieu d'une partie d'ânes.

Deux roussins d'Arcadie, chargés l'un d'une jeune femme à figure rose, l'autre d'un enfant de trois ans en costume d'Écossais, galopèrent dans le sentier qu'il suivait.

Le soleil couchant laissait voir un autre personnage à pied, qui, armé d'une houssine, allait d'un bourriquet à l'autre, comme pour l'aiguillonner et lui faire hâter le pas.

Cet autre acteur de notre drame était un homme encore jeune, grand, bien découplé, qui avait sur la tête un chapeau de paille destiné à le garantir de la chaleur ou de la pluie.

— Ah ! monsieur le marquis, Dieu soit loué ! c'est donc encore vous ?

M. de Cussy reconnut Simon Leblanc.

Homme, femme, enfant et ânes, tout s'arrêta comme par enchantement.

Jenny voulait descendre pour présenter ses hommages.

— Restez, restez donc ! s'écria le marquis. Eh ! vous êtes charmante ainsi, je vous jure. Mais qu'est-ce que c'est que ce gros garçon-là ? continua-t-il en désignant de la main le petit cavalier habillé en Écossais.

— Monsieur le marquis, répondit Simon Leblanc, c'est

car ce n'est plus la voix de l'Italie, mais celle d'un homme qui travaille à détruire sa propre gloire, et qui compromet son nom et sa fortune dans les tristes hasards de la guerre civile.

» Pour pousser les Hongrois à l'insurrection, vous leur citez l'exemple des Serbes, des Grecs et des Monténégrins. Cet exemple est, en effet, une leçon pour la Hongrie, mais il lui dit d'attendre un moment plus propice, si elle ne veut pas s'exposer aux mêmes mécomptes et aux mêmes désastres. Les Serbes, les Grecs, les Monténégrins ont cru devoir répondre à un appel comme celui que vous nous adressez. Ils devaient être appuyés dans leur mouvement; je crois même qu'ils vous attendaient.

» Quelle belle occasion vous avez manqué de continuer ce rôle de libérateur que vous avez commencé avec tant d'éclat! Le sort de tous ces peuples ne nous réconcilie pas avec l'oppression, mais nous engage à ménager nos forces pour des circonstances plus favorables. Cette prudence toute patriotique vous déplaît, et vous nous parlez de nos devoirs. C'est nous donner le droit de vous rappeler les vôtres. Ne les avez-vous pas méconnus, général, en vous séparant, comme vous l'avez fait, des pouvoirs légaux consacrés par le vote du peuple et en levant contre eux le drapeau de la révolte?

» Arrêtez-vous, il en est temps encore, dans cette voie funeste. Cessez de travailler pour l'Autriche et pour toutes les réactions européennes, en voulant trop hâter l'affranchissement de l'Italie. Écartez loin d'elle toutes ces menaces de guerre civile, qui font l'effroi de tous les bons citoyens. Vous le devez à votre passé, vous le devez à votre nom, vous le devez aux espérances que vous avez fait naître chez les peuples qui souffrent et que vous ne pouvez tromper sans vous trahir vous-même.

» Quant à la Hongrie, elle veut, elle doit agir, et elle a montré déjà ce qu'elle sait faire. Mais pour tenter ce nouvel effort, tout en écoutant la voix de ses amis, elle prendra surtout conseil de sa conscience. Elle serait heureuse, le jour de la lutte, si elle pouvait donner la main à l'Italie unie avec elle contre l'Autriche. Dieu veuille que vous puissiez reprendre, ce jour-là, le rôle que votre heureuse fortune semblait vous réserver dans les événements contemporains.

» Agréer, général, etc.

» Turin, 23 août 1862. GEORGES KLAPKA. »

On lit dans l'*Unità italiana* de Milan, du 23 août :

Nous recevons de Messine la proclamation suivante :

Société unitaire émancipatrice.

« Citoyens!

« L'Italie nous regarde. La Sicile ne trahira pas nos espérances. Malheur à qui oserait désobéir aux conseils du héros! Que le peuple se tienne sur ses gardes! La glorieuse armée de San-Martino n'ignore pas que nous sommes tous frères, et que le drapeau du roi est celui de Garibaldi. »

Le général Cialdini doit emmener avec lui son ancienne division, celle qui partagea ses périls et

sa gloire. On a déjà pris toutes les mesures pour le prompt transport de cette division dans l'île. — (*Espero* du 23.)

La *Gazette officielle* de Turin donne les nouvelles suivantes :

Le gouvernement a reçu des nouvelles de Palerme et des autres villes de la Sicile, excepté Catane. Partout les autorités ont maintenu une tranquillité parfaite. Les dernières dépêches démentent les bruits alarmants répandus par quelques journaux. Le commissaire extraordinaire en Sicile mande que les agitateurs ont adopté pour système de propager des nouvelles inquiétantes. Le commissaire a reçu au contraire des nouvelles rassurantes de tous les côtés.

Le 23, Menotti Garibaldi, s'est dirigé sur Messine, mais il a rencontré sur son passage les troupes royales et il a dû retourner à Catane.

Pour intimider la population de Catane, Garibaldi a fait publier dans cette ville de fausses nouvelles de Palerme. Il prétendait que le préfet de Palerme avait capitulé devant la population et que la capitale de la Sicile étant libre et entre les mains de la garde nationale, il avait maintenant pleine liberté d'action.

Le 24, le bruit s'est répandu à Aci-Reale que Garibaldi s'était emparé de deux vapeurs dans le port de Catane. Cette nouvelle n'est pas encore confirmée.

Turin, 26 août. — Garibaldi est à Melito. Il a quitté Catane sur deux vapeurs appartenant à l'administration des postes. Hier, les autorités royales sont rentrées à Catane où elles ont arrêté 800 volontaires garibaldiens.

Le ministre de la marine, amiral Persano, est arrivé à Catane. Il a fait arrêter les commandants de deux frégates qui étaient dans le port pour la conduite douteuse qu'ils ont tenue à l'occasion du départ de Garibaldi.

Naples, 26 août. — Les troupes sont consignées pour toute la journée. Le *Nomade* annonce que Garibaldi a débarqué à Melito, avec quelques amis.

Le général Cialdini est parti pour la Sicile après s'être concerté avec le général La Marmora sur les mesures à adopter. — Havas.

Une dépêche de Naples, en date du 25 août, et parvenue à Paris, porte ceci :

« On dit que Garibaldi a débarqué dans la nuit à Melito, près du cap Spartivente en Calabre. »

D'un autre côté, une dépêche datée de Messine et reproduite par la *Discussione* de Turin, dit :

« Garibaldi a abandonné Catane. Il s'est embarqué sur un navire anglais, accompagné de quelques officiers de son état-major. On croit qu'il a débarqué en Calabre. » (*Pays*.)

Milan, 24 août. — Plusieurs journaux ont annoncé que la légion hongroise était dissoute. Cette nouvelle est fautive. La légion hongroise se réorganise au contraire, à Alexandrie, sous la direction du général Turr. Seulement deux cents de ses membres ont quitté le service. Les autres

ont renouvelé leur engagement pour une année. — Havas.

Le gouvernement autrichien vient de rappeler sous les drapeaux 40,000 hommes actuellement en congé.

Cette mesure est justifiée par la situation de l'Italie. On assure même que les cours de Vienne et de Madrid ont demandé l'avis du gouvernement français au sujet de sa politique à Rome, afin de se tenir prêts à concourir, le cas échéant, à la défense du territoire pontifical.

Le congrès des juristes allemands, dit un télégramme de Vienne, a adopté, dans sa réunion générale du 25 août, une proposition tendant à faire regarder par les juges comme non avenue toute nouvelle loi qui n'aurait pas reçu la sanction des chambres législatives.

On assure que des pourparlers ont été entamés avec des personnages influents au sujet de la prochaine convocation des diètes de Transylvanie et de Hongrie. — Havas.

L'Autriche se dispose à provoquer dès à présent des négociations avec le prince Alexandre Couza, afin d'amener de grandes modifications dans la charte des capitulations qui maintenait, pour certains Etats, les résidents étrangers sous la juridiction exclusive des agents consulaires.

On mande de Varsovie, que les arrêts de la cour martiale qui condamnaient à mort Ryll et Rzoncas, auteurs des deux tentatives d'assassinat dirigées contre la vie du marquis Wielopolski, ont été ratifiés par le grand-duc Constantin. Les deux coupables ont été exécutés le 26 août, à 6 heures du matin. — Havas.

Une dépêche de Madrid, du 23 août, annonce que le bruit d'une crise ministérielle est sans fondement.

On écrit de Toulon que, contrairement à la nouvelle donnée par plusieurs journaux, l'escadre de la Méditerranée, commandée par M. le vice-amiral Rigault de Genouilly, n'a reçu quant à présent, aucun ordre de rentrer en France, en vue des éventualités d'Italie. Elle est mouillée sur rade d'Ajaccio, et on croit qu'elle y prolongera son séjour jusque vers la fin de septembre.

Le gouvernement italien vient de transmettre à Paris, par l'organe de sa légation, la notification officielle du blocus. Ce blocus comprend, indépendamment des côtes de Sicile, celles des côtes Eoliennes et des Egades. Les bâtiments de commerce français pourront continuer à se rendre à leur destination, en se soumettant aux conditions imposées par les autorités royales. — Havas.

FAITS DIVERS.

Les bagages de l'Empereur et de S. M. l'Impératrice partent tous les jours pour la résidence impériale de Biarritz.

On assure que toutes les dispositions sont prises par la France pour pouvoir envoyer sans retard en Italie de nouveaux renforts si les circonstances l'exigeaient. La France ajoute que M. le maréchal comte Randon, ministre de la guerre, et M. le maréchal duc de Magenta resteront jusqu'à mercredi auprès de S. M. l'Empereur au camp de Châlons.

Le bruit court que Garibaldi a adressé à Turin une dépêche annonçant qu'il ne traiterait qu'avec le roi personnellement. Nous ignorons si ce bruit est fondé; mais il a pris assez de consistance pour mériter d'être mentionné.

L'Indépendance belge prétend qu'il s'est manifesté ces jours-ci à Naples une telle hostilité contre la France qu'il a fallu protéger par de l'artillerie la demeure de notre consul.

J'ai sous les yeux, dit un correspondant de la même feuille, la lettre d'un ami sincère de Garibaldi, d'un de ses anciens compagnons d'armes. Tout en déplorant la conduite du général, il déclare que le jour où Garibaldi se trouvera devant la frontière romaine, lui et tous ses amis, ainsi qu'une grande partie de la jeunesse italienne, iront se joindre au général.

Il s'agit alors de combattre l'étranger qui empêche l'Italie d'accomplir son sort. « Nous sentons bien tout ce que nous devons à la France, mais nous ne pouvons pas subordonner éternellement nos destinées aux vues d'une politique que nous ne comprenons pas. Maintenant qu'il en est temps encore, il faut que l'Empereur des Français empêche Garibaldi de donner suite à

notre fils, pour vous servir; vous voyez qu'il a déjà la mine d'un gailard. Il sait votre nom, et c'est un de ceux qu'il respectera le plus; n'est-ce pas, Édouard?

Le vieillard était tout attendri.

— Ah! dame, vous n'avez pas cessé de nous porter bonheur, dit Jenny en retenant son âne, qui, sentant l'heure de l'avoine, cherchait à prendre un temps de galop.

— C'est bien, c'est bien, mes enfants, répondit M. de Cussy; allez toujours, et que le ciel vous tienne en joie.

— Eh! par Dieu, j'y songe, monsieur le marquis, dit tout à coup Simon Leblanc, nous ne sommes qu'à vingt minutes de ma petite maison. Un magnifique gigot y rôtit à la broche. Nous avons du vin de Bourgogne dans le cellier, le fromage que vous aimez, et du chasselas de Fontainebleau. Ce serait une belle fête pour toute la petite famille si vous acceptiez ce modeste dîner.

Le marquis cherchait à s'excuser.

— Monsieur le marquis, vous ne pouvez pas refuser. Songez donc! il faut bien que nous fassions voir à notre Édouard l'homme généreux à qui il doit le bonheur de ses parents et le sien.

Le marquis ne se sentit pas la force de répondre par un refus à une invitation si touchante.

Jenny était rayonnante de joie.

Toute la caravane se remit en marche, la mère et l'en-

fant à l'avant-garde sur les ânes, et les deux hommes à pied.

— N'est-ce pas votre sentiment, monsieur le marquis, que la marche est ce qu'il y a de mieux pour gagner de l'appétit?

— Il y a mieux, reprit M. de Cussy; passé quarante ans, c'est la seule absinthe qu'on doit se permettre.

Simon Leblanc n'avait rien exagéré en disant que cette soirée serait une fête pour lui et les siens.

Quant au marquis, dans sa dernière maladie, il reçut un jour une très-belle tasse de porcelaine sur laquelle était peint un faisan doré.

Une seule ligne accompagnait cet envoi.

« A mon médecin, pour l'aider à prendre sa tisane. »

» UN MALADE GUÉRI. »

M. de Cussy comprit que cela lui venait de Simon Leblanc.

Quand on lui demandait ce que c'était que cette tasse. — C'est le meilleur rôti et la plus belle guérison de ma vie, disait-il.

En mourant, le marquis de Cussy a légué sa tasse à un de ses neveux, qui la garde religieusement comme une relique de famille.

PHILIBERT AUDEBRAND.

» ses projets. Lui seul le peut, M. Rattazzi et ses collègues en sont incapables, malgré tous les efforts qu'ils feront, malgré la bonne volonté dont ils font preuve. » Voilà l'opinion des hommes les plus calmes et les plus sensés. Ils blâment Garibaldi, mais ils accusent le gouvernement français. Au fond, c'est là l'opinion qui domine en Europe. (Union de l'Ouest.)

— Le 7 août dernier a eu lieu à Odessa l'exécution d'un individu condamné à la peine capitale comme coupable d'avoir mis le feu à plusieurs bâtiments de cette ville.

LE CAMP DE CHALONS.

Tous les regards se tournent à cet instant vers le camp de Châlons. Les troupes y sont des plus nombreuses. S. M. elle-même a quitté Paris pour aller occuper le quartier impérial, décoré par le garde-meuble de la Couronne avec une magnificence digne de son hôte illustre.

Il est peu de contrées plus historiques que celle où se trouve établi le camp de Châlons : il est dans ces champs catalanais où se livra, en l'an 451, la grande bataille d'Attila, le suprême combat de la civilisation contre la barbarie. L'armée hunnique occupait ces vastes plaines, et leur chef, avec l'élite de ses troupes, s'était retranché derrière une fortification romaine qui subsiste encore aujourd'hui dans un état étonnant de conservation, et qui n'est distante du camp actuel que de 800 à 1000 mètres environ. Ce pays n'a pas changé d'aspect, et l'on peut encore, la relation de Jornandès, témoin oculaire, à la main, suivre tous les mouvements des bandes hunniques : ainsi, à environ 14 cents ans d'intervalle, les champs catalanais voient la réunion d'immenses armées, mais réunies dans un but bien différent. En 451, la terreur précédait l'arrivée des barbares, tandis que, aujourd'hui, le pays n'a qu'à gagner à la venue de ces beaux régiments.

Le camp de Châlons forme un parallélogramme : à l'ouest, il suit en ligne droite la route de Châlons à Vouziers sur une longueur de 8 kil. ; au nord, il forme une ligne brisée de 10 kilom., maintenant sa limite à une faible distance de la route de Reims à Sainte-Menehould, qu'il traverse à l'extrémité ; au nord, le front de bandière est on ne peut plus capricieusement dentelé, et présente un développement de 15 kilom., appuyé au ruisseau du Mourmelon ; même longueur sur le côté ouest, qui suit, sans subir d'inflexion, les cours de la Vesle et de la Noblette, petite rivière qui se jette dans la précédente. Cet emplacement, qui représente une superficie d'environ 11,000 hectares, est presque parfaitement plat, et par conséquent merveilleusement disposé pour les grandes manœuvres, car on ne peut même appeler collines certaines ondulations de terrains à peine appréciables ; la principale, dite l'Espérance, a été choisie pour recevoir la résidence de l'Empereur, qui découvre de là la plus grande partie du périmètre de ce vaste établissement militaire. Il n'y a pas de plantations incommodes, seulement quelques bouquets de sapinières naines, utilisées pour la petite guerre et qui permettent à MM. les officiers de tirer des lièvres sans trop se déranger.

Les deux villages les plus rapprochés de la partie habitée du camp sont Mourmelon-le-Grand et Mourmelon-le-Petit. Le premier des deux paraît être celui où se porte le mouvement industriel et commercial ; c'est sur son terroir que sont installées les baraques, les boutiques, les cabarets, les buvettes, dont les enseignes rappellent les gloires de la Crimée, les illustrations de la Champagne, ou portent quelques grotesques désignations, comme celle-ci : « Ici on donne du café au lait ou au noir. » C'est là que les officiers louent des maisons et que l'on va quêrir des ressources que Châlons et Reims ne pourront fournir immédiatement à cause de leur distance. A Mourmelon-le-Petit est la gare du chemin de fer qui relie la grande ligne de l'Est au camp. Une ancienne voie romaine celle, qui conduisait jadis les légions de Reims à Bar-le-Duc, traverse le camp dans sa partie méridionale et conduit à la résidence impériale.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Hier 27 a eu lieu, à la mairie de Saumur, la réalisation de l'emprunt de 420,000 fr. autorisé par la loi du 6 juillet 1862.

Cette opération a eu lieu sous la présidence de M. Chedeau, premier adjoint au maire.

Dès le matin, une foule considérable assaillait

les portes de l'Hôtel-de-Ville. Cent cinquante-trois numéros d'inscription ont été délivrés. A dix heures, le tirage au sort prescrit par l'avis municipal a eu lieu, et à onze heures, les personnes désignées par le sort ont été admises à réaliser leurs soumissions. Dès avant deux heures, l'emprunt de 420,000 fr. était couvert. Il a suffi de trente personnes pour obtenir ce chiffre.

L'empressement du public saumurois à se porter à cette opération financière est la preuve évidente de la prospérité de notre ville. Il y a eu beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Une tentative d'assassinat a eu lieu lundi soir à Saumur, sur la personne de M^{me} Albert, rue de la Visitation. M^{me} Albert occupait dans son commerce de fruits un jeune homme de 16 à 17 ans, et lui laissait l'entrée de sa maison. Lundi, elle ouvrit en sa présence son porte-monnaie, et il y remarqua plusieurs pièces d'or. Quelques instants après, cette dame étant seule dans son logement, le jeune homme entra armé d'un bâton et lui en asséna deux coups violents sur la tête. Malgré la gravité de sa blessure, M^{me} Albert put gagner la rue, où elle tomba baignée dans son sang. Des secours lui furent immédiatement portés ; ses jours ne sont pas en danger. Le jeune homme a été arrêté aussitôt et mis sous les verroux ; il ne s'explique pas sur le motif de son crime, mais tout porte à croire que le vol des pièces d'or en a été le mobile.

La foudre est tombée mardi 26, à deux heures du soir, sur une grange, renfermant 12 à 13 milles de fourrages, appartenant au sieur Aury, Joseph, propriétaire-cultivateur au canton de la Croix-Blanche, commune d'Allonnes. La grange et les fourrages ont été consumés ; les bâtiments de la ferme ont été préservés, grâce aux prompts secours qui ont été portés par les habitants du bourg d'Allonnes. La perte est estimée à 1400 fr. Le sieur Aury est assuré.

Dans la nuit de mardi à mercredi, une véritable trombe s'est abattue sur Saumur et a duré deux heures. Les rues étaient transformées en cours d'eau. Quelques coups de tonnerre ont précédé cette averse extraordinaire.

Nous apprenons qu'il y a eu un violent orage auprès de Nantes dans la soirée de mardi.

La commune de Chenetille-les-Tuffeaux vient de perdre, dans de bien tristes circonstances, M. Gaignard, Etienne, adjoint au maire. M. Gaignard était dans son moulin ; il s'est approché trop près des engrenages, ses vêtements ont été saisis et il a été entraîné. Malgré la promptitude apportée pour arrêter le moulin, son corps a fait deux fois le tour de la roue et est retombé sur le sol. Quand on l'a relevé, ce n'était plus qu'un cadavre. La mort a dû être instantanée. Il avait le crâne et la poitrine écrasés. Ses effets sont restés dans les engrenages.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* du 26 : Hier, à midi, a eu lieu, dans une des salles de l'hôtel de la préfecture, l'ouverture de la session du Conseil général de Maine-et-Loire.

Après la lecture du décret de convocation, M. le préfet s'est levé et a présenté, dans un rapport très-net et très-substantiel, la situation morale et matérielle d'un département qu'il administre avec une intelligence, une loyauté et une fermeté auxquelles nous n'hésitons pas à rendre un public hommage.

Dévoué à l'Empereur et à son gouvernement, M. le préfet s'attache surtout aux classes qui souffrent, et si son administration a acquis une juste et légitime popularité, c'est qu'elle s'est constamment montrée honnête, franche et généreuse, qualités que les masses apprécient toujours.

L'honorable M. Louvet, que de longs et consciencieux services désignaient d'avance au poste où l'a appelé la confiance de l'Empereur, a pris ensuite la parole ; il prononce le discours suivant, qui résumait d'une façon heureuse les sentiments éprouvés par le Conseil général à la lecture du rapport de M. le préfet.

« Messieurs et chers collègues,

Appelé pour la neuvième fois à l'honneur de vous présider, je ne me dissimule pas que je dois surtout cette faveur à votre extrême bienveillance qui m'a constamment soutenu et encouragé. Recevez donc l'expression de ma gratitude, et permettez-moi de vous demander encore la continuation de votre affectueux concours. Grâce à l'union qui règne dans cette assemblée, vous avez pu réaliser beaucoup de bien ; il vous en reste encore

beaucoup à faire. Unissons-nous donc de plus en plus dans les pensées communes qui nous ont guidés jusqu'ici, en prêtant un loyal appui à l'actif et intelligent administrateur auquel est confiée la direction de nos affaires départementales ; en apportant un concours respectueux et fidèle au gouvernement de l'Empereur qui, après nous avoir rendu l'ordre, nous amène progressivement et sans secousse à la liberté ; enfin en développant au sein de nos populations, non-seulement la prospérité matérielle, mais surtout la vie morale, cette première condition du bonheur d'un peuple. Car, on ne saurait trop le proclamer, la grandeur des nations et la splendeur des empires se fondent moins sur la richesse et la force que sur la dignité des caractères, la modération des désirs et la sainteté du foyer domestique. C'est à ce prix seulement que notre chère et noble France se préservera des orages et conservera cette suprématie qui la fait marcher depuis bien des siècles à la tête du monde civilisé. Vous êtes placés, mieux que personne, Messieurs, pour aider à cette œuvre ; et notre pays peut avoir la certitude que vous ne faillez jamais à cette importante partie de votre mission. »

Voici le programme des morceaux que la musique de l'Ecole de cavalerie jouera ce soir sur la Promenade :

1. Marche militaire ;
2. Anna Boléna ;
3. Si j'étais roi ;
4. La Milanaise (polka) ;
5. Retraite Fefebure.

L'assemblée de Russé, commune d'Allonnes, se tiendra à Russé, le dimanche 7 septembre.

Pour chronique locale et faits divers : P. GOBERT.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Turin, 26 août. — L'état de siège a été proclamé à Naples. La tranquillité règne dans cette ville. Garibaldi est débarqué à Melito avec un millier de volontaires. C'est le paquebot poste Général Abatucci qui aurait servi à son passage. Le général Ricotti est entré à Catane ; il a désarmé tous les garibaldiens restés dans cette ville. Les généraux Cialdini, Revel, Boyl et Pinelli sont arrivés à Naples. Cialdini et Pinelli sont repartis pour Messine. Revel s'est dirigé sur Reggio.

Le *Stendardo*, feuille cléricale de Gènes, avait annoncé que des agitateurs étaient partis de cette ville pour Rome avec des passeports anglais. Le journal romain *La Correspondance*, déclare que le gouvernement pontifical a reçu les mêmes informations.

Toulon, 27 août. — L'escadre d'évolution, commandée par l'amiral Rigault de Genouilly, a quitté Ajaccio. Sa destination est encore inconnue. — Havas.

ECOLE SUPÉRIEURE DU COMMERCE.

Boulevard des Filles-du-Calvaire, rue St-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Dirigée pendant vingt-cinq ans par M. Blanqui, membre de l'Institut, cette Ecole est la seule en France qui soit exclusivement consacrée aux études commerciales ; elle est placée sous le patronage du gouvernement, qui y entretient des élèves boursiers, et sous la surveillance du conseil de perfectionnement, composé de membres de l'Institut, d'anciens ministres, de sénateurs, de conseillers d'Etat, de banquiers, de négociants, sous la présidence de M. le ministre du commerce et de l'agriculture.

L'enseignement de l'Ecole comprend depuis les leçons de grammaire, d'écriture, d'arithmétique, de géographie et de comptabilité, jusqu'aux cours de droit commercial et maritime, d'économie industrielle, toutes les connaissances nécessaires pour former des comptables, des banquiers, des négociants, des administrateurs.

Le grand nombre d'élèves étrangers qui se rendent chaque année, de tous les points du monde, dans cet établissement, en fait l'Ecole pratique la plus utile pour les langues vivantes, et assure aux jeunes gens, pour l'avenir, les relations d'affaires les plus étendues.

L'Ecole ne reçoit que des élèves pensionnaires de quinze à vingt-cinq ans, au prix de 1,600 francs.

On peut s'adresser pour les demandes de renseignements et les prospectus, à l'administration de l'Ecole, boulevard des Filles-du-Calvaire, rue Saint-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Au moment où la chasse va s'ouvrir dans toute la France, c'est avec plaisir que nous annonçons à nos lecteurs la publication d'un excellent ouvrage de M. Mangeot, l'un des arquebusiers les plus distingués. Nous empruntons au rapport fait à l'Académie des Arts et Métiers quelques lignes qui mettent à même d'apprécier toute l'importance de ce livre.

M. Mangeot, à une longue pratique, est venu joindre l'observation et l'étude. Il a beaucoup vu et surtout beaucoup lu. Il connaît toutes les manufactures d'armes les plus importantes, surtout celles de France, de l'Angleterre et de la Belgique. Il a profité du travail de ses devanciers depuis Magné de Marolles; aussi son ouvrage, sous son titre modeste, est-il le *Traité le plus complet* et le plus approfondi de la fabrication des armes à feu dans leurs détails. M. Mangeot met son livre à la portée de tout le monde; il est écrit pour l'homme de l'art aussi bien que pour le simple amateur. Clair et précis avant tout, il a su déguiser l'aridité du sujet par le charme de la narration et la richesse de son style. Il vous met, pour ainsi dire, le fusil à la main, et vous en fait connaître toutes les parties, vous apprend à en apprécier les avantages et en reconnaître les défauts. Il vous signale tous les outils, vous familiarise avec tous les termes et tous les instruments indispensables au chasseur, en y joignant les recettes utiles à l'homme, comme des recettes propres à entretenir la santé des chiens. Il complète son ouvrage par des notices historiques sur la fabrication des armes et des projectiles, et couronne enfin son travail par un chapitre supplémentaire qui résume parfaitement les diverses causes qui contribuent aux déviations du tir, ainsi que les moyens propres à les neutraliser.

(Extrait du rapport fait à l'Académie des Arts et Métiers.)

Sommaire de L'ILLUSTRATION du 25 août 1862.

Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Les Monténégrins. — Le Mexique. — Chronique littéraire. — Nouveau théâtre de Bade. — Chronique musicale. — Canalisation souterraine du canal Saint-Martin. — Extraits du voyage de M. Camille Weinschenk au Japon, à l'Amoor et au Kamtschatka. — A travers l'Exposition de Londres. — Aciéries et forges de la société J. Verdié et Comp., à Friminy. — Le vin de Champagne. — Fabrique de papier de MM. Lacroix, à Saint-Cybard (Angoulême).

Gravures : Le vladika Nicolas recevant les drapeaux pris sur les Turcs par les Monténégrins. — Hussan, chef des Malisors, prisonnier des Monténégrins. — Blessés monténégrins sur la place de Cettinié. — Le Mexique (7 gravures). — Nouveau théâtre de Bade. — Les Parisiens aux fortifications le dimanche. — Le canal Saint-Martin. (2 gravures). — Voyage au Japon (5 gravures). — Exposition universelle de Londres : vitrine des fabricants de soieries de Lyon. — Forges et aciéries de la société J. Verdié et Comp., à Friminy : laminage circulaire horizontal des bandages mixtes; — aciérage des bandages; — grand atelier pour la fabrication des ressorts de chemin de fer; — vue générale des usines de la société J. Verdié et Comp. — Maison Moët et Chandon, à Epernay : vignoble et château de Romont, près Reims; — vignoble et château de Saran; — habitation de M. Moët à Epernay; — coupe des caves de la maison Moët et Chandon, à Epernay; caves de la maison Moët et Chandon; — vue générale des propriétés de M. Paul Chandon, à Hautvilliers. — Maison Joseph Perrier et Comp., à Châlons : entrée des caves; — percée perpendiculaire aux quinze voûtes des caves; — vue des quinze voûtes des caves; — vue générale de la maison Joseph Perrier et Comp., au Petit-Fragnières (Châlons-sur-Marne). — Maison Benjamin et Eugène Perrier, à Châlons; vue de la cour qui mène au

bouchage; — caves, coupe prise sur l'empaillage et la tonnellerie. — Fabrique de papier de MM. Lacroix frères, à Saint-Cybard (Angoulême).

A ce numéro est joint un supplément envoyé gratuitement aux abonnés.

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

Les préoccupations politiques conservent à notre Bourse une influence à peu près absolue, et y diminuent les affaires, déjà si restreintes d'habitude à cette époque de l'année. Les spéculateurs restent inactifs ou ne hasardent que des opérations d'importance, et, pour ainsi dire, au jour le jour.

Jusqu'à présent il est douteux que les baissiers aient effectué des ventes assez considérables pour avoir formé un découvert capable, s'il était sérieusement attaqué, d'accélérer une progression de la cote en liquidation. D'un autre côté, les intermittences de reprise ont été trop modérées, pendant le courant du mois, pour supposer qu'un grand nombre de positions soient engagées à la hausse. La réserve observée par les spéculateurs est donc justifiée, et l'on doit désirer qu'elle persiste jusqu'à l'arrivée de nouvelles décevantes.

Le marché des chemins de fer a complètement manqué d'activité, et les cours se sont peu à peu déprimés, par suite de l'absence de transactions.

On continue à s'entretenir à la Bourse de la souscription immobilière ouverte pour l'acquisition et l'exploitation du passage Mirès. Chacun comprend les avantages réservés aux souscripteurs-fondateurs, et chacun se hâte d'apporter son adhésion. Cet empressement du public se justifie non-seulement par les excellents résultats que l'entreprise promet en elle-même, mais encore par la haute position et l'honorabilité connue des personnes qui ont pris l'initiative de cette affaire. — Dutil.

BOURSE DU 26 AOUT.

3 p. 0/0 baisse 25 cent. — Fermé à 68 60
4 1/2 p. 0/0 baisse 25 cent. — Fermé à 97 75.

BOURSE DU 27 AOUT.

3 p. 0/0 baisse 75 cent. — Fermé à 67 85.
4 1/2 p. 0/0 baisse 1 fr. — Fermé à 96 75.

P. GODET, propriétaire-gérant.

On demande une somme de 50 à 60,000 fr., par souscription de 10,000 fr., pour compléter un capital de 180,000 fr. nécessaire à une entreprise industrielle dont les résultats sont certains.
S'adresser au bureau de l'Echo Saumurois. (400)

A LOUER
Pour la Saint-Jean 1863.
UNE MAISON, au Pont-Fouchard, occupée par M^{me} Aubelle.
S'adresser à M^{me} AUBELLE. (328)

A VENDRE
UNE BELLE JUMENT
de chasse,
Agée de 7 ans, 3/4 sang, sautant très-bien les obstacles.
S'adresser au bureau du journal.
M^e PETILLEAU, notaire à Chinon (Indre-et-Loire), demande un PRINCIPAL CLERC, capable. (379)

ON DEMANDE, à l'usine à gaz de Saumur, un clerc (bon comptable).
S'adresser à M. STEARS, à la Fuie.

M. GARREAU-MURAY,
Epicier, rue du Puits-Neuf, à Saumur.
Maison particulièrement recommandée pour l'approvisionnement des spécialités suivantes.
CAFÉ DES GOURMETS

Nous prions instamment les consommateurs de ce délicieux café, d'exiger des boîtes portant le titre de Café des Gourmets et la signature « Trebucien frères. » — Nous désavouons toutes les boîtes de fer-blanc et tous les cafés qui n'auraient pas cette signature et ce titre.

AVIS IMPORTANT.

Un demi-kilog. CAFÉ DES GOURMETS fait 80 fortes tasses. — C'est donc cinq-tasses pour 32 grammes. — Une tasse de notre excellent café ne coûte par conséquent que 3 centimes. Résultats : 1^o saveur et transparente coloration; 2^o économie de moitié; 3^o qualité hautement supérieure à celle de tous les cafés du commerce; goût exquis; arôme superfin.

CHOCOLAT DES GOURMETS

Nous avons fait nos CHOCOLATS pour les TROIS MILLIONS de Gourmets qui, depuis douze ans, sont fidèlement attachés à notre café. — Nos chocolats sont les plus fins, les plus hygiéniques, les plus savoureux. — Nous ne visons pas à faire leur réputation par les moyens factices de la publicité; une seule ambition nous guide : c'est de séduire nos trois millions de clients par la perfection et l'excellence de leurs qualités. Les plus hauts et les plus flatteurs témoignages consolident chaque jour notre succès.

TAPIOCA DES GOURMETS

Notre TAPIOCA est garanti pur du Brésil; aucun ne peut rivaliser avec lui par la blancheur, la saveur, la pureté et ses propriétés éminemment nutritives. Les vrais gourmets ne confondent pas notre Tapioca avec une foule de Tapiocas indigènes, de fécule, etc. — Nous déclarons le nôtre pur du Brésil et exempt de toutes parties étrangères. — Il est renfermé dans d'élégants cartonnages, très-commodes pour les ménages. Son prix n'en est pas plus élevé, et sa qualité est à la hauteur de son titre.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

COMPTOIR D'HORLOGERIE DE GENÈVE.

ORIGINE ET QUALITÉ GARANTIES.

Horlogerie en tous genres.

Chronomètres à répétition, montres d'observations à quantième perpétuel, de précision, etc., livrés avec un certifié de l'Observatoire; montres à secondes fixes ou indépendantes, à riches décorations avec ou sans peintures fines, portraits ou pierreries; montres pour mariage, souvenirs, étrennes, etc.

Horlogerie courante et soignée.

Toutes ces montres sont établies ou finies à Genève, repassées en second, réglées, prêtes pour la poche.
Spécialité de boîtes, tabatières et nécessaires-musique de toutes dimensions.

Le Comptoir reprend toutes pièces ne satisfaisant pas l'acheteur.
Les demandes de renseignements doivent être adressées à M. A. PICHAT, représentant du Comptoir, 15, rue des Potiers, à Saumur, dépositaire d'un nombreux assortiment de montres et boîtes à musique. (260)

Librairie militaire de Ch. TANERA, rue de Savoie, 6, à Paris, et chez les principaux Libraires du département.

TRAITÉ DU FUSIL DE CHASSE

ET DES ARMES DE PRÉCISION

Suivi de quelques considérations sur la manière d'éviter les accidents, — d'une méthode de tir du fusil de chasse, de la carabine et du pistolet, — d'un recueil d'épreuves et de manipulations employées dans les manufactures d'armes, — d'un aperçu sur l'hygiène canine — et d'un supplément sur les armes de précision.

Par MANGEOT,

Arquebusier de la Cour à Bruxelles et de S. M. le Roi des Pays-Bas, Membre de l'Académie nationale, agricole, commerciale et manufacturière de France, et Membre honoraire de la Société pour l'émancipation intellectuelle,

DÉDIÉ AUX CHASSEURS ET AMATEURS D'ARMES,
ILLUSTRÉ DE PLUSIEURS GRAVURES ET D'UN GRAND NOMBRE DE VIGNETTES,
1 volume in-8°. — Prix : 5 francs.

Toute personne qui enverra à l'éditeur un mandat de 5 francs recevra l'ouvrage franco par la poste.
S'adresser, à Saumur, chez tous les Libraires et au bureau de l'Echo saumurois.